

Entre deux eaux

ANDREAS NEESER

Et puis il y avait ce bleu. J'avais déjà vu le bleu de ce ciel des centaines de fois; je le voyais maintenant vraiment pour la première fois. Et ce fut clair: le bleu est la couleur du commencement, et ce commencement existe. Il en est toujours ainsi. Quinze pierres. Chaque jour, j'en dépose une nouvelle sur le tas – pour le commencement de tout, et le commencement qui suivra. Peut-être qu'il n'existe qu'ici, parce qu'un tel ciel n'existe nulle part ailleurs. Et parce qu'un commencement n'est envisageable qu'ici.

Chaque jour ce bleu du commencement. S'il donnait des réponses, je ne saurais pas ce que j'aimerais savoir. C'est le bleu de l'irréfutable silence. Il n'y a pas de couleur plus explicite. Je me sens inexplicablement à l'abri dans sa profondeur, sa froideur se moque de moi, son excessive proximité me rend perplexe. Qu'y aurait-il à demander? Qu'y aurait-il à percevoir de là-haut? – Plus je fixe le bleu depuis la terrasse qui ressemble à une chaire, plus il m'absorbe, m'engloutit. Quand je ne serai plus, quand j'aurai été, plus aucune question ne se posera. Pas même celle-là.

Devant moi, au-dessus de moi, le ciel; dans mon dos, de la pierre moussue; au-dessous de moi, la mer. Feunteun Aod. Ici débute le commencement. Ici tout se poursuit. Les vagues se brisent sur la falaise dans un bruit sourd, s'étouffent sous leur propre poids, s'enfoncent en elles-mêmes en tourbillonnant, et elles reprendraient des forces au large, si elles n'étaient pas déjà renversées par les suivantes qui, avec une violence égale, accomplissent le même sinistre spectacle. Je les entends. Je les vois arriver et s'épuiser contre les rochers. Je les ai toujours vues et entendues.

Mais mon commencement n'a pas de vagues et pas de ressac. Parce qu'ici il n'y a pas d'eau, ici il n'y a pas de mer. Depuis que je suis rentré seul des vacances avec Véro, ce paysage est ciel et terre. Le bleu est là, avec toutes ses nuances et ses dégradés jusqu'à l'orageux, le granit est là, la lande, le sommet de la presque île lissé par le vent, le blanc des maisons. Tout est là. Mais la mer, que j'ai dans l'oreille comme si c'était ma propre voix, la mer, qui est gravée sur ma rétine dans tous ses mouvements possibles – non, la mer n'est pas là.

[...]

A moitié par politesse, à moitié par véritable curiosité, Jean Le Bars se renseigne sur mes activités ici. Si j'étudiais avec Max ou si je glandais simplement sur la côte en mangeant du poisson, ici, au début du monde. – *Au début du monde*, a-t-il dit. Pour quelqu'un comme Jean Le Bars, le Cap est au début du monde. Les cartographes et politiciens peuvent bien affirmer que le Cap est une partie du département du Finistère; pour les Capistes, le Cap sera toujours la proue de l'Europe. – *Penn ar Bed*, pensai-je. Pendant que j'essayais de soutenir le regard de Jean Le Bars, je jouai avec l'idée de révéler la véritable raison de mon séjour ici. Puis je répondis simplement que j'étais en fait venu pour apprendre à comprendre la mer. Génial, dit Jean Le Bars, as-tu la vie devant toi? Seulement trois bonnes semaines, dis-je, mais j'en apprends tous les jours. Jean Le Bars rit, l'hilarité creusa des sillons sur son visage. Il eut alors l'air très vieux; à ce moment-là, il n'avait que la cinquantaine, comme je l'appris plus tard de Max.

Bien, dit-il, et les sillons autour de sa bouche se lissèrent. Leçon une: la mer donne et la mer prend. C'est toujours la mer qui décide. Leçon deux: la mer ne commet pas d'erreur. Jean Le Bars se tut. Je le regardai, plein d'espoir, mais il considérait manifestement le cours d'introduction comme terminé. C'est tout, dit-il; il saisit son verre et ajouta: tout le reste on n'a pas besoin de le savoir; on l'apprend à ses dépens.

[...]

Je n'ai jamais composé le numéro inscrit à côté du téléphone; le jour de mon départ, je l'ai jeté. Et pourtant, celui qui a été sauvé a enfin réussi à affronter l'avenir qui n'existait pas pour lui. Ce matin je suis allé chez Loïc Donard. Je l'ai regardé dans les yeux et j'ai prononcé

le mot qui aurait dû être dit depuis longtemps.

Je m'étais imaginé un moment très émouvant. Les yeux dans les yeux avec mon sauveur. Mais il ne se passa rien. Il ne s'attendait ni à moi ni à mon remerciement, l'accueillit avec un hochement de tête. L'histoire aurait pu être réglée comme ça. J'entrepris de m'en aller. Mais il me fit signe de m'asseoir. Et il commença à raconter.

Ce matin je me suis à nouveau rendu compte que la mort a quelque chose d'anecdotique par ici. On se raconte des histoires de mort parce qu'elles appartiennent à la vie. Pourtant, la mort dont on parle est toujours une mort éloignée. Ces histoires sont des substituts à notre incapacité à trouver les mots face à notre propre mort.

L'ami d'un oncle de Loïc Donard s'était apparemment engagé encore adolescent sur un cotre de haute mer. Durant une violente tempête au large de Brest en novembre 1957, il était passé par-dessus bord. Une erreur de jeunesse, dit Donard, probablement un moment d'inattention; les circonstances de l'accident n'avaient jamais pu être élucidées. Comment auraient-elles pu l'être, dit-il. Evidemment, on enquête sur de telles affaires mais on ne les élucide jamais. Il peut y avoir des versions plus ou moins plausibles du déroulement des événements mais il n'y a qu'une seule certitude. C'est comme ça partout; pourquoi ce serait différent en haute mer? Peu importe à quel point on aimerait y croire – il n'y a pas de règles.

Il regarda dans ma direction mais son regard me dépassa. Involontairement, je le suivis et vis derrière moi une ancienne photographie encadrée. Une jeune famille sur le quai. L'homme en uniforme de marin tenait sa femme par la hanche. Le petit bonhomme dans ses bras paraissait faire signe à la caméra avec la casquette de papa. Croyez-moi, dit Donard. Sa voix était devenue plus profonde, il parlait lentement, doucement. Croyez-moi, dit-il en baissant les yeux, c'est pour une bonne raison que j'ai choisi le bureau plutôt que la mer. Mais ce n'est pas le sujet. Ce que je veux vous dire, c'est que vous vous surestimez si vous pensez que ce qu'il s'est passé à Penn ar Sont a quoi que ce soit à voir avec vous personnellement. La probabilité qu'un tel événement survienne est vraiment trop faible pour ça. Vous n'aviez aucune chance, aucun des deux. C'est tout. Ces vagues – elles sont souvent isolées, on ne les voit pas, on ne les entend pas. Elles se forment loin au large, depuis le fond. Elles se chevauchent dans les profondeurs, s'empilent sans que rien ne transparaisse à la surface, jusqu'à ce que la place leur manque près de la côte. Elles s'écrasent sur les rochers, s'élèvent brusquement. Si quelqu'un est surpris à ce moment-là, alors oui, la nuit tombe. En plein jour. Vous voyez, des centaines de milliers de personnes ont ramassé des moules à Penn ar Sont, des générations de locaux et de touristes. Moi-même, j'y vais constamment. Je sais ce que vous pensez. Mais ce n'est pas le cas. Rien n'a changé. Il n'y a pas de raison d'éviter l'endroit. Ce qui a eu lieu autrefois ne peut pas avoir lieu selon la logique humaine, vous comprenez. Ça n'a rien à voir avec la négligence. Vous ne pouvez même pas vous reprocher d'avoir été inattentif. Certes, il ne faut pas tourner le dos à la mer et il ne faut pas faire de sieste sur les rochers exposés. Mais même si vous n'aviez pas quitté l'eau des yeux une seconde – ça ne vous aurait servi à rien. Quand la lame de fond arrive, il n'y a rien à voir ou à entendre. Quand elle arrive, elle est déjà là. C'est comme ça ici. C'était simplement – une sacrée poisse. Ça peut vous paraître insuffisant mais il n'y a rien de plus à dire.

Donard leva la tête, me regarda dans les yeux. Son regard était empreint d'une gentillesse à laquelle je ne m'attendais pas. Ce qu'il avait dit ne m'était pas étranger. Max m'avait expliqué tout ça des douzaines de fois en l'illustrant avec des schémas à la table de sa cuisine. Pourtant, ça sonnait d'une certaine façon différemment dans la bouche de Loïc Donard. Il se tapa sur les genoux des deux mains pour marquer la fin de notre conversation, se leva, s'étira ostensiblement le dos.

La probabilité, dis-je dans un soudain élan de liberté, c'est justement de cela qu'il s'agit. J'ai commis une erreur; comment est-ce que la probabilité pourrait ne rien avoir à faire avec moi. Je n'aurais pas dû aller là-bas, dis-je en saisissant ma veste. Je veux dire, si on n'était pas descendu pour quelques moules – tout serait différent. Tout serait comme avant. Et vous me dites que ça n'a rien à voir avec moi?

Loïc Donard se tenait déjà vers la porte d'entrée, il regardait dans la cour comme s'il ne m'avait pas entendu. J'attendis vainement une réaction, me levai à contrecœur. Nous nous fîmes un instant épaule contre épaule à la porte. Puis je partis. Sans dire au revoir.

J'avais déjà presque atteint la sortie de la cour lorsque j'entendis sa voix. Si quelqu'un traverse la route au vert pour aller chez le boulanger et se fait écraser, dit Loïc Donard, est-ce que vous lui reprocheriez d'avoir eu envie d'un croissant?

Extraits de *Zwischen zwei Wassern*,
choisis et traduits de l'allemand par Orléane Chioccola.

biblio

Nachts wird mir wetter

Poèmes, Haymon Verlag, 2023.

Wie wir gehen

Roman, Haymon Verlag, 2020.

Alpefisch

Roman, Zytglogge Verlag, 2020.

Zwischen zwei Wassern

Roman, Haymon Verlag, 2014.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un·e auteur·e suisse ou résidant en Suisse, ou une traduction inédite d'un·e traducteur·trice de Suisse. Voir www.lecourrier.ch/articles/inédits Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, du Fonds Frei de la Fondation Cèrtli, de la Fondation C. F. Ramuz et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



XENIA ZEZZI

bio

ANDREAS NEESER est né en 1964 à Schlossrued dans le canton d'Argovie. Il a effectué des études de germanistique, d'anglistique et de critique littéraire à Zurich. Entre 2003 et 2011, il a dirigé la Maison de la littérature d'Argovie à Lenzburg, avant de commencer à vivre de son écriture en 2012 tout en enseignant l'allemand à temps partiel. Son œuvre littéraire variée, qui comprend romans, nouvelles, poèmes, libretti, livres pour enfants, ainsi que plusieurs ouvrages écrits en dialecte, a été récompensée par différents prix et reconnaissances institutionnelles (bibliographie sélective ci-contre). Elle n'a encore jamais été traduite en français. *Zwischen zwei Wassern*, son troisième roman dont nous publions ici un extrait, raconte la vie après le deuil et le poids d'être «celui qui a survécu».

ORLÉANE CHIOCCOLA est née en 2000 en Valais. Elle vient d'achever un master en lettres à l'Université de Lausanne, où elle a étudié l'allemand et l'espagnol, tout en effectuant une spécialisation en traduction littéraire proposée par le Centre de traduction littéraire (CTL). Découvrez sur notre site le texte qu'elle consacre à sa traduction de la prose très visuelle d'Andreas Neeser. **CO**